

De l'hospice à l'hôpital, six siècles d'histoire

Les six siècles d'existence d'un hôpital à Redon témoignent de la ténacité et du dévouement de personnes, religieux, élus, médecins, au service des misères humaines.

L'histoire

Premier volet de notre dossier sur l'hôpital.

De tout temps, les abbayes et couvents ont eu leur « salle des pauvres », où l'on donnait l'hospitalité aux démunis, aux errants et où l'on recueillait les enfants abandonnés. En témoignent les tours aménagées qu'on peut voir dans certains couvents... À Redon, il est fait mention d'un hôpital, pour la première fois, en mars 1438.

Un acte de l'abbé Guillaume Chesnel autorise la construction d'une chapelle créée « dans l'hôpital, par les moines bénédictins » de Saint-Sauveur.

En fait, il s'agit d'un hospice qui accueille les malades indigents et les enfants abandonnés ou orphelins. D'abord, dans une salle située entre la rue du Four et les remparts, puis, vers la fin du XVI^e siècle, à l'angle des Grande-Rue et du port Nihan. Il est administré par un bureau au sein duquel trois notables, désignés pour deux ans, jouent un rôle majeur : « Le procureur de l'hôpital et deux pères des pauvres. »

L'hôpital Saint-Pierre

Un édit de Louis XIV, de 1662, impose « dans toutes les villes et gros bourgs du royaume, la construction d'hôpitaux généraux ».

À Redon, cette construction est engagée rue Saint-Pierre, mais en septembre 1687, il n'y a plus de fonds. La communauté de ville sollicite « les Messieurs des États pour l'obtention d'une somme pour aider

à parfaire ledit hôpital ». 2 400 livres sont allouées en 1688, mais sont toujours très insuffisantes.

Pendant près d'un siècle, le bâtiment servira d'entrepôts d'armes et d'équipement des bataillons de milice du Roi ou encore de logement pour une partie des troupes en quartiers. Finalement, la translation de l'hôpital de la Grande-Rue vers la maison Saint-Pierre va s'opérer en octobre 1772, grâce à l'évêque de Vannes, « qui veut bien y contribuer par ses avances et ses ressources ».

Dégradé par les occupations militaires, l'hôpital Saint-Pierre est déjà vétuste dès son ouverture. Le personnel y est laïque : des servantes, un apothicaire, plus les médecins qui exercent en plus leur activité en ville.

En 1773, trois sœurs de la congrégation des Filles de la Sagesse participent au fonctionnement de l'hospice. Elles disparaissent à la Révolution et sont remplacées qu'en 1811.

L'hôpital est à peine installé que, dès 1793, les élus municipaux adressent aux citoyens de la Convention une demande de transfert vers le couvent d'où les Calvairiennes viennent d'être expulsées par les Révolutionnaires.

« Le local qu'elles occupaient offre tout ce qu'on peut désirer, un vaste et superbe enclos entouré de murs, des eaux abondantes et délicieuses, un air vif et pur, de nombreuses promenades, un lieu propre à rappeler les morts à la vie. »

121 sœurs à l'Hôtel-Dieu

En pleine révolution et guerre civile, la Convention a des problèmes plus

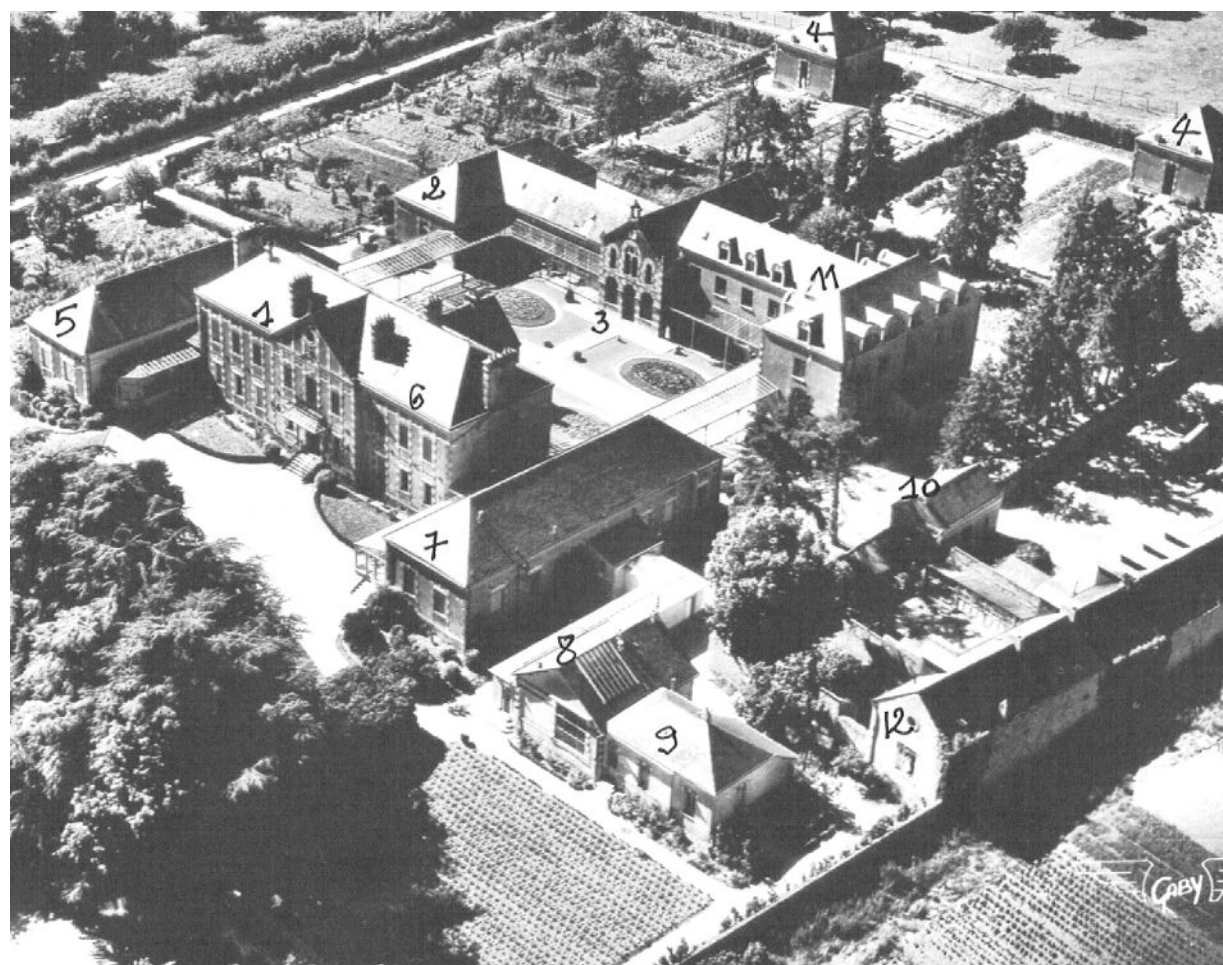
urgents et la démarche n'a pas de suite. En 1811, la commission administrative de l'hospice s'adjoint les services des sœurs hospitalières de Saint-Thomas-de-Villeneuve. Elles resteront 150 ans au service des malades redonnais, du 1^{er} mai 1811 jusqu'au 31 août 1959. 121 sœurs se sont succédées à l'Hôtel-Dieu, certaines y ont passé leur vie entière, neuf d'entre elles reposent au cimetière de Galerne.

À leur départ, le maire, le général Émile Le Brigand, leur rendait un vibrant hommage. « Pendant 150 ans, vous vous êtes consacrées, dans des conditions souvent très difficiles, avec le dévouement et le désintéressement les plus complets, au soulagement des pauvres et malades redonnais. Vous avez même fait bénéficier l'hôpital de dons faits à titre personnel quand la Révolution a inconsidérément enlevé ses ressources à l'hôpital en vendant comme biens nationaux le patrimoine hospitalier. Par vos mérites sacrifices, notamment au temps des guerres, et par votre attitude désintéressée, vous avez prouvé que l'hôpital était votre chose. »

Vers un nouvel hôpital

Mais le dévouement des sœurs ne pouvait, à lui seul, compenser les problèmes d'insalubrité et d'exiguïté. Dès 1867, la municipalité de Pierre-Marie Gérard est consciente de l'urgence d'un nouvel hôpital.

Un terrain de deux hectares est choisi, sur le coteau de Galerne, au nord de la ville, bien dégagé et ensolleillé avec une pente au sud et payé



À la maison Saint-Pierre, succéda l'hôpital Étienne-Gascon, vers 1900. Ni le centre social ni le lycée Marcel-Callo n'existent encore, pas plus que le quadrillage actuel des rues Étienne-Gascon, de la Paix et Guy-Paboïs.

CRÉDIT PHOTO : OUEST-FRANCE

par les fonds de l'hôpital. C'est le site actuel.

L'architecte Dupuis conçoit un bâtiment monobloc, grandiose, de 200 lits. Un peu cher. Et la guerre bri-

se l'élan bâtisseur. L'architecte meurt en 1878, son travail est repris par le cabinet nantais Liberge, qui entre en désaccord avec le conseil municipal à propos de ses honoraires et du coût

du projet.

Demain notre deuxième volet sur l'hôpital de Redon et son histoire.

Le docteur Étienne Gascon, maire bâtisseur de l'hôpital



Étienne Gascon, maire de Redon de 1886 à 1919.

CRÉDIT PHOTO : ARCHIVES

Il fallait une volonté politique forte pour que le dossier du nouvel hôpital aboutisse. Prévus sur le terrain acquis en 1867, sa réalisation achoppe, comme toujours, sur le financement... En 1880, le docteur Étienne Gascon, farouche défenseur de l'hygiénisme, est profondément choqué par la vétusté et les conditions sanitaires de la maison Saint-Pierre.

Il est le rapporteur de la commission municipale qui soutient un projet d'hôpital réduit à 100 lits.

En 1885, il prend la présidence du conseil d'administration de l'hôpital. En 1886, élu maire, il fait de la construction de cet hôpital une priorité et déploie une farouche énergie pour dépasser les difficultés. Il est tout à fait juste que la rue qui le dessert porte son nom : l'hôpital fut l'œuvre maîtresse de son long mandat.



Dès septembre 1914, les blessés affluent à la gare Redon par trains sanitaires entiers. Ici, on peut voir des rapatriés sanitaires. Quant au personnage central, serait-ce le docteur Étienne Gascon ?

CRÉDIT PHOTO : ARCHIVES OUEST-FRANCE

Les projets Dupuis et Liberge d'un bâtiment monobloc sont abandonnés. Francis Leray, le nouvel architecte de la Ville, soumet une structure permettant d'isoler les différentes populations d'usagers : un corps principal avec des satellites, salle d'opérations, dispensaire, salle de désinfection, salle des aliénés, salles annexes reliées par des circulations protégées de verrières.

« Arrêtez d'embellir notre ville ! »

Le projet est approuvé par le conseil des bâtiments civils d'Ille-et-Vilaine le 10 octobre 1887, puis, par le conseil d'administration le 5 novembre. La première pierre est posée le 11 juillet 1889 et les nouveaux bâtiments inaugurés le 5 décembre 1892.

Au cours des travaux, d'importants soubassements d'une villa gallo-romaine sont découverts, attestant que ce coteau de Galerne fut l'un des premiers lieux habités de Redon. La construction a largement dépassé le budget, il a coûté 454 515 francs et englobé tous les avois de l'hôpital. Il faudra les 250 000 F du rachat de la maison Saint-Pierre par la Ville pour boucler le budget et les frais d'installation.

Très fonctionnel, bien exposé, doté de l'eau courante et du chauffage central, l'hôpital Étienne Gascon offre 54 lits d'hôpital et 40 lits d'hospice. Il constitue une grande avancée pour la médecine de ce temps. La première salle de radiographie et l'électricité n'y furent installées qu'en 1925, le pavillon de maternité construit en

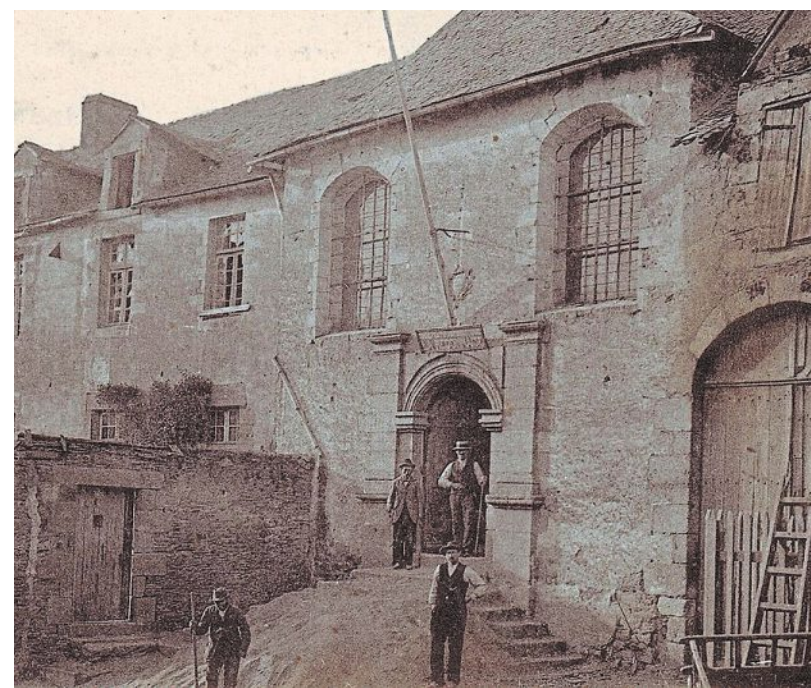
1934 et agrandi en 1962.

Maire de Redon jusqu'en 1919, Étienne Gascon fut durant ses 33 années de mandat, un maire bâtisseur. Outre l'hôpital, c'est sa municipalité qui édifia l'école primaire supérieure (1905), sur l'emplacement de la Maison Saint-Pierre, ainsi que la salle des fêtes au-dessus des Halles (1906) et la mairie (1908). Il fit rénover les tours romane et gothique, installer l'éclairage au gaz, le service d'eau et accompagna la construction de deux ponts sur le canal dont celui de la Marionnette.

Une suractivité qui fit dire à certains contribuables redonnais : « Par pitié Monsieur le Maire, arrêtez d'embellir notre ville ! »

Grande Guerre

901 lits militaires sont ouverts dans les hôpitaux complémentaires de la ville : 80 à l'école primaire supérieure, 300 aux Ursulines, 205 à Saint-Sauveur, 116 à la Roche-du-Theil, 140 à la Retraite et 60 à l'hôpital civil Étienne-Gascon. Des milliers de blessés sont accueillis. Si une majorité des corps ont pu être rapatriés dans leurs régions et villages d'origine, 41 sépultures de Poilus demeurent toujours au carré militaire du cimetière de Galerne.



L'hospice-hôpital Saint-Pierre (de 1772 à 1892, sur le site actuel de l'Érea) avait davantage l'aspect d'un corps de ferme que d'un établissement de santé.

CRÉDIT PHOTO : ARCHIVES OUEST-FRANCE

Insalubrité. Le cri d'alarme de deux docteurs en 1875

Témoignage

« L'hôpital actuel est dans la situation la plus fâcheuse. Les malades y manquent d'air et d'espace. Ils n'ont pour sortir qu'une petite cour, au midi, où ils sont brûlés l'été par les ardeurs de soleil et transis l'hiver par les rafales des vents d'ouest. L'hôpital de Redon est en même temps hôpital et hospice, on y reçoit des malades et des blessés, des vieillards qui viennent y finir leur vie, des enfants orphelins ou abandonnés. Tout y est confondu, car il n'y a que deux grandes salles, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes.

Le vieillard se trouve à côté de l'enfant, le blessé près du fiévreux, le lit d'un malade atteint d'affection contagieuse touche celui d'un vieillard ou d'un enfant bien portant ;

chacun se trouve ainsi exposé à la contagion. Les lieux d'aisance répandent dans tout l'établissement une odeur infecte, surtout par les grands chaleurs d'été. L'hôpital est dépourvu de tout, il n'y a pas de salle de bain, si ce n'est un misérable réduit mal carrelé... La boulangerie, mal établie, trop éloignée du four est infectée par le voisinage de latrines communes à toute la population de l'hospice, enfants et adultes, malades, vieillards et personnel...

Chose plus inouïe encore, nous n'avons pas de salle d'opérations, nous sommes obligés de pratiquer les opérations les plus graves, les plus émouvantes, dans la salle commune, devant de malheureux blessés qui attendent leur tour. Déjà torturés par leur propre douleur, ils sont les témoins des cris de douleur de l'opéré. Peut-on se figurer un

spectacle plus inhumain, pourrions-nous nous dire plus barbare ? »

Une description dantesque, digne d'un roman de Zola, corroboré par le rapport de la mère supérieure des sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve, en 1875, qui souligne une grave insuffisance de locaux et de matériel de soins, le manque d'intimité pour les sœurs et un état de délabrement des bâtiments.

« Les toitures sont dans un tel état qu'il n'y a guère de réparations possibles. Cet hiver nous avons été inondées à tel point qu'à un endroit, l'eau a traversé deux plafonds... Pour tout dire, en un mot, la situation est si pénible qu'elle devient presque insupportable. Pour mon compte, j'avoue que si elle devait durer longtemps, je serais incapable de la soutenir, tant je la trouve navrante... »

Quand l'hôpital s'autofinçait

Avant la législation sur l'assistance médicale gratuite (1893), l'assistance aux personnes âgées économiquement faibles (1905) et l'assurance-maladie Sécurité sociale (1945), l'hôpital s'autofinçait.

À l'époque de la gestion religieuse de l'hospice, les moines avaient constitué une rente assise sur les six moulins de la paroisse : les deux moulins à eau de Port-Nihan et les moulins à vent de Galerne, Beaumont, petit Beaumont et Beaulieu. Au Moyen Âge, il vivra de dons, et des revenus de propriétés dont des salines à Piriac et Guérande et divers droits sur la pêche ou sur le commerce du sel, activités majeures localement. Au fil des décennies et des legs, il s'est constitué un patrimoine relativement important.

À l'arrivée des sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve, un état de ses

biens révèle nombre de possessions, un fonds pourtant amputé par la Révolution qui en a vendu une partie en « biens nationaux ».

En 1811, il possède encore un chantier de construction navale, place de la Halle-aux-Vins, les halles, le gouvernement, l'ancien hôpital de la Grande-Rue, des métairies, des moulins, des prés. Il reçoit des dons et aumônes, une partie des droits d'octroi, il vend des produits fabriqués ou légumiers. Il possède en outre une importante propriété, en forêt de Fougères, à Laignelet.

Progressivement, presque tous ces biens sont vendus et l'hôpital ne cesse de s'appauvrir. À la construction du bassin à flot (1836-1855), l'hôpital Saint-Pierre doit céder des biens de fonctionnement : oseraie, pré, jardin, lavoir, buanderie, séchoir, bûcher. Des pertes qui compliquent le quoti-

dien des 70 personnes qu'il faut nourrir (en 1875).

L'hôpital comprend dans son enceinte, une étable, une porcherie, une écurie, un poulailler et un bûcher. Cette mini-ferme accompagne le transfert vers la rue Étienne-Gascon. Des aînés redonnais, affirment que « les vaches de l'hôpital traversaient la ville pour rejoindre des prés marais du côté de la Rive ou vers ceux de la Digue, près qui laissent place à une aire de stockage des machines Garnier et sont devenus aujourd'hui le centre Leclerc ».

Quand la ferme a-t-elle disparu ? Juste après la Seconde Guerre, pensent certains. Parmi les autres ressources, mentionnons aussi les prix de journée des malades payants (12 % du budget en 1870) et maintes subventions communales accordées aux heures des grandes difficultés.